

INTRODUCTION : LES RELATIONS

Je veux aller dans les lieux fabuleux où l'on ne se préoccupe absolument pas de la convergence ultime de tout.

Zelda Fitzgerald

Le monde des frères James est avant tout un monde de relations. Le monde forme un immense tissu de relations qui s'entrecroisent, s'enchevêtrent dans toutes les directions. C'est un véritable flux continu. Comme le dit Henry James, « c'est un fait universellement reconnu que les relations ne s'arrêtent nulle part ¹ ». Une chose en entraîne une autre, puis une autre encore, de manière illimitée. N'importe quel « bout » d'expérience peut être relié à un autre « bout », se prolonger ou bifurquer ailleurs, suivant des rapports mobiles et provisoires. « Le système entier des expériences, telles qu'elles sont immédiatement données, se présente comme un quasi-chaos à travers lequel on peut, en partant d'un terme initial, suivre de nombreuses directions et cependant finir au même point d'arrivée, en se déplaçant de proche en proche par de très nombreux chemins possibles ² ». N'est-ce pas précisément le danger ? Le monde ne risque-t-il pas de s'enfoncer dans le chaos, soumis à une dispersion radicale de toutes ses parties ? Au contraire, ce qu'on observe, c'est que les relations forment des *systèmes* grâce auxquels « tout se tient ». Il existe d'abord des « lignes d'influence » élémentaires qui se diffusent à travers l'immensité de l'univers et lui confèrent une unité relative.

1. *La Création littéraire*, p. 21. Les références bibliographiques complètes des textes de William et Henry James se trouvent à la fin de l'ouvrage.

2. W. James, *Essais d'empirisme radical*, p. 70.

« La pesanteur, la propagation de la chaleur, sont de ces influences qui unissent toutes choses [...] Les influences électriques, lumineuses et chimiques suivent des lignes d'influence similaires³ ». La contiguïté, puis la causalité constituent elles aussi des relations élémentaires dans la mesure où elles unissent toutes choses dans une relation de dépendance mutuelle. L'ensemble de ces systèmes assure au monde la cohésion d'un « univers ». L'univers ne forme pas une unité par lui-même, mais par toutes les relations qui le composent.

Mais cette cohésion se renforce encore puisque, à l'intérieur de ces systèmes universels, nous « créons nous-mêmes constamment des connexions nouvelles entre les choses, en organisant des groupes de travailleurs, en établissant des systèmes postaux, consulaires, commerciaux, des réseaux de voies ferrées, de télégraphes, des unions coloniales et d'autres organisations qui nous relient et nous unissent aux choses par un réseau dont l'ampleur s'étend à mesure que se resserrent les mailles [...] Du point de vue de ces systèmes partiels, le monde entier se tient de proche en proche de différentes manières⁴ ». Il n'y a pas lieu ici de distinguer entre les relations naturelles et artificielles, entre la pesanteur et le télégraphe, pas plus qu'on ne distinguera pour l'instant entre intériorité et extériorité. Le train qui passe dans la ville passe aussi bien dans une conscience comme un défilé de sensations visuelles, sonores. Tout est situé sur un même plan d'expérience. « Une même chose peut appartenir à plusieurs systèmes, comme un homme est connecté à d'autres objets par la chaleur, la gravitation, l'amour et par la connaissance⁵ ». Qu'il s'agisse de la lumière, de l'électricité, d'un réseau postal ou commercial, des associations d'une conscience, ce qu'on observe d'abord c'est un flux continu de relations qui se propagent dans toutes les directions. En droit, tout communique. Et si, à ce niveau, les relations conjurent le chaos plutôt qu'elles ne le favorisent, c'est parce que ces communications se distribuent selon divers « systèmes », précisément conçus pour accroître et favoriser l'extension, la densité ou l'« intimité » des relations. En ce

3. *Le Pragmatisme*, IV, p. 130-131 (tr. mod). Nous utilisons l'abréviation (tr. mod.) chaque fois que nous modifions la traduction existante.

4. *Introduction à la philosophie*, p. 118 (tr. mod.).

5. *Ibid.*

sens, le pragmatisme de William James aussi bien que les romans de Henry James sont inséparables d'une ontologie *pluraliste*. Plutôt que d'univers, il faut en réalité parler de « plurivers », tant l'unité du monde repose sur la communication d'une pluralité de mondes ou de systèmes distincts.

On peut donc parler d'un Tout de la relation. Rien n'échappe à la relation, « tout se tient ». Il n'y a rien dans l'univers qui soit absolument isolé, séparé⁶. Cela ne veut pas dire que les relations forment un Tout achevé et clos sur lui-même dont il serait impossible de sortir. C'est même le contraire : il est impossible d'enfermer les relations au sein d'un Tout achevé puisque le Tout n'est rien d'autre que la relation elle-même *en train de se faire*, de tisser ses innombrables fils dans toutes les directions. Et c'est la manière dont se tissent les relations qui assure au monde sa relative cohésion. Les frères James retrouvent en ce sens la distinction de Bergson entre le « Tout fait » et le « Tout se faisant ». Le Tout n'est pas la somme de ce qui est mais le flux de ce qui devient. C'est une des caractéristiques essentielles du pragmatisme : décrire l'expérience *en tant qu'elle se fait*, en tant qu'elle produit des relations dans tous les sens. Il s'agit moins d'une démarche génétique que d'une démarche *constructiviste* : comment se construisent les expériences, les connaissances, les significations et les mondes ? C'est l'une des raisons pour lesquelles William James s'oppose si directement au rationalisme. Le tort des rationalistes, c'est d'avoir voulu enfermer les relations à l'intérieur d'un Tout rationnel ; ils ont supposé que les relations sont intérieures à des substances ou à l'Esprit qui les pense. Mais comment concevoir un Tout achevé, clos sur lui-même, intérieur à l'Esprit, puisqu'il y aura toujours de nouvelles relations pour entraîner l'esprit hors de lui-même ou pour s'accrocher du dehors à ces substances ? À supposer qu'il y ait un « Tout » de l'expérience, comment pourrait-il se contenir lui-même ? « Les choses sont en rapport les unes avec les autres de bien des manières ; mais il n'en est pas une qui les renferme toutes ou les domine toutes. Une phrase traîne

6. Cf. *Portrait de femme*, p. 371 (tr. mod.) : « Vous ne trouverez jamais un homme ou une femme isolés : chacun de nous est un faisceau d'appartenances. Qu'est-ce que nous appelons notre personnalité ? Où commence-t-elle, où finit-elle ? Elle imprègne tout ce qui nous appartient, puis s'en retire ».

toujours après elle le mot *et*, qui la prolonge. Il y a toujours quelque chose qui échappe⁷. » Rien n'échappe au Tout de la relation, précisément *parce que* la relation échappe à toute clôture. Même le monde le plus clos ne peut empêcher les relations de se faire. C'est ce qu'affirme à sa manière la « petite philosophe inexorable » d'une nouvelle de James : « Observez assez attentivement, me dit-elle une fois, et peu importe où vous vous trouvez. Vous pouvez être dans un placard noir comme un four. Tout ce qu'il vous faut, c'est un point de départ ; *une chose en entraîne une autre et tout se tient*. Enfermez-moi dans un placard sombre, et je remarquerai au bout d'un moment que certains endroits y sont plus sombres que d'autres. Après quoi (si vous m'en laissez le temps), je vous dirai ce que le président des États-Unis aura à dîner⁸. »

Dans un monde de relations comme celui des James, il n'y a de terme initial ou final que relatif ; tout est affaire d'intermédiaires. Il est toujours possible pour une chose d'être reliée à une autre : « Il existe d'innombrables espèces de connexions que des choses spéciales peuvent avoir avec d'autres choses spéciales ; et, dans son *ensemble*, n'importe laquelle de ces connexions forme une espèce de *système* par lequel les choses sont conjointes. Ainsi les hommes sont liés à l'intérieur d'un vaste réseau de connaissances. Brown connaît Jones, Jones connaît Robinson, etc. ; *en choisissant comme il faut vos futurs intermédiaires*, vous pouvez faire parvenir un message de Jones jusqu'à l'impératrice de Chine, jusqu'au chef des pygmées d'Afrique, ou jusqu'à n'importe quel habitant de ce monde⁹. » L'unité du monde semble ainsi reposer sur une profonde *continuité* qui permet de le parcourir dans tous les sens à condition de suivre les intermédiaires qui conviennent. Cette continuité n'est pas seulement donnée, elle doit sans cesse être créée, c'est la tâche moderne par excellence. Cette démarche constructiviste n'est d'ailleurs pas sans évoquer la manière dont au même moment les États-Unis se construisent, s'indus-

7. W. James, *Philosophie de l'expérience*, VIII, p. 212 (tr. mod.) Et, p. 213 (tr. mod.) : « Pour le monisme, au contraire, toute chose, que nous la comprenions ou non, traîne avec elle tout l'univers sans en rien laisser échapper ».

8. « Le fantôme locataire » *Nouvelles 2*, p. 65 (cf. également, *Nouvelles complètes I*, p. 1254-1255). Nous soulignons.

9. *Le Pragmatisme*, IV, p. 131 (tr. mod.).

trialisent et développent tout un réseau d'infrastructures à travers le continent, la seconde « frontière ». Comme le rappelle Peirce, « les essais de réalisation de la continuité ont été la grande tâche du 19^e siècle. Lier les idées, lier les faits, lier la connaissance, lier les sentiments, lier les buts de l'homme, lier les choses de l'industrie, lier les grandes œuvres, lier les choses du pouvoir, lier les nations à l'intérieur de grands systèmes naturels et vivants durables, telle fut la tâche que nos arrière-grands-pères devaient entamer, tâche que nous voyons à présent sur le point de passer à une deuxième étape plus avancée de réalisation¹⁰ ». La continuité désigne seulement ici la possibilité pour une relation de se prolonger tout en favorisant la cohésion d'un système donné. C'est un des traits généraux communs aux philosophes du pragmatisme américain – James, mais aussi Peirce et Dewey – : l'instauration d'un grand plan continu d'expérience. Comme dit Henry James : « Dieu sait qu'il y a toujours de la continuité en Amérique – c'est la dernière chose à être rompue¹¹. »

Il arrive toutefois que l'on tombe sur des intermédiaires qui ne remplissent pas leur fonction et qui disjoignent des ensembles auparavant liés. Il est possible d'envoyer un message « jusqu'à n'importe quel habitant de ce monde. Mais vous êtes coupé court, comme par un élément non-conducteur, quand vous choisissez mal l'un de vos intermédiaires au cours de cette expérimentation¹² ». Cela ne veut pas dire que la relation s'interrompt, mais qu'elle devient *disjonctive*. Elle introduit de la discontinuité. Il est vrai qu'en droit, tout peut communiquer, que l'on peut suivre, comme la « petite philosophe », n'importe quelle relation pour atteindre n'importe quelle partie de la réalité, le président des États-Unis ou l'impératrice de Chine, mais en fait les conjonctions se heurtent sans cesse à des obstacles, à des « éléments non-conducteurs » qui engendrent autant de relations disjonctives. Et là encore, on ne doit pas distinguer entre naturel et artificiel, intérieur et extérieur. Le flux de lumière s'interrompra devant un corps opaque au même titre qu'un train devant un passage à niveau ou une conscience devant un énoncé indéchiffrable. Une journaliste

10. C.S. Peirce, *Le Raisonnement et la logique des choses*, Cerf, 1995, p. 221.

11. *La Scène américaine*, p. 286.

12. *Le Pragmatisme*, IV, p. 131 (tr. mod.).

d'un récit de James, qui ne parvient pas à faire jouer les réseaux d'influence de son milieu, peut dire en ce sens : « Je suis une influence fatale. Je suis un matériau non-conducteur¹³. » La formule ne doit pas s'entendre métaphoriquement mais littéralement : par elle, rien ne passe ni ne se prolonge. Il faudra procéder autrement, créer ailleurs les possibilités de conjonctions si l'on veut prolonger la relation. Aux « et » conjonctifs s'ajoutent les « ou » disjonctifs¹⁴. Quelle est la fonction de tous les systèmes dont parlent les James – télégraphe, poste, réseaux de « connaissances » – sinon celle de surmonter ou de contourner des discontinuités de tout ordre, de *créer* des relations conjonctives par-dessus les relations disjonctives ? Franchir les rivières, survoler les montagnes, repousser la « frontière », combler les distances pour établir des communications. Inversement, il faut parfois introduire des disjonctions pour mettre à distance un indiscret, séparer des éléments trop emmêlés ou confus, comme dans une analyse chimique ou psychologique, afin de relancer les conjonctions. Bref, conjonction et disjonction fonctionnent ensemble ; elles sont données et se construisent ensemble, dans un système de relance perpétuel qui empêche de concevoir un Tout achevé, clos sur lui-même.

Nous disons qu'il n'y a pas lieu à ce stade de distinguer entre relations naturelles ou artificielles, subjectives ou objectives, physiques ou mentales, puisqu'elles s'entrecroisent toutes. C'est que la distinction essentielle ne passe plus constitutivement par ces coordonnées. À ce niveau, toutes les relations, toutes les expériences sont à la fois subjectives et objectives, physiques et mentales. Le train passe aussi bien dans la ville que dans la conscience, en tant que défilé de perceptions. Mais si l'on suit le jeu entre conjonctions et disjonctions, on voit bientôt apparaître une différence fondamentale qui traverse toute l'œuvre des James. L'univers se compose d'une pluralité de mondes subordonnés [*sub-universe*¹⁵] qui sont autant de systèmes dans un monde vaste et ouvert. Or, il est évident que

13. *Les Journaux*, III, p. 61.

14. *Philosophie de l'expérience*, p. 214 (tr. mod.) : « Leur réalisation dépend du passage qu'ils peuvent se frayer à ce moment-là pour remplir leur office d'intermédiaire. Le mot ou exprime une réalité positive ».

15. *Principles of Psychology*, XXI, p. 920.

plus un système se consolide, plus les éléments qui le composent deviennent solidaires, plus il tend alors à se différencier des autres systèmes. Il suffit d'observer par exemple le tout que forme un système social. « Une société qui, en apparence, est une, se compose en réalité d'une multitude de petits groupements, de petits mondes sociaux, qui parfois interfèrent, mais dont chacun vit d'une vie propre et reste, en principe, extérieur aux autres¹⁶. » Monde des arts, monde des affaires, monde de la culture, monde de la famille. Plus la cohésion se renforce à l'intérieur d'un groupe, plus sa divergence se fait sentir avec les autres groupes. Et c'est déjà vrai à un niveau très général. La plupart des récits de James témoigne de cette différence entre mondes, notamment les récits dits « internationaux » où James confronte « la façon de voir spécifiquement américaine et la façon de voir spécifiquement européenne¹⁷ ». Est-ce qu'un Américain peut déchiffrer les codes sociaux de la vieille Europe ? Inversement, est-ce qu'un Européen peut comprendre les manières franches et directes des Américains ? N'y a-t-il pas quelque chose de spécifiquement européen qu'un Américain ne comprendra jamais et réciproquement ? Les grandes différences nationales sont d'autant plus profondes qu'elles passent à l'intérieur des individus et s'y distribuent à travers de petites différences sociales, morales ou personnelles. Les individus deviennent ainsi les « éléments conducteurs » (ou non-conducteurs) des différences constitutives de leur groupe.

Mais, si profondes qu'elles soient, ces différences ne représentent pas les disjonctions les plus séparatrices, parce qu'elles n'appartiennent pas aux systèmes les plus unifiés. Il existe des systèmes dont la continuité est plus forte encore et qui, par conséquent, divergent de manière encore plus radicale : « le fossé qui sépare deux esprits est peut-être la plus grande faille qui soit dans la nature¹⁸. » C'est en effet à l'intérieur des consciences que le degré d'union est le plus élevé, que la continuité est la plus forte, la plus « intime ». L'intimité ne renvoie pas ici à une quelconque forme d'intériorité, elle qua-

16. Telle est l'une des conclusions que tire Durkheim à la lecture des textes de William James. Cf. *Pragmatisme et sociologie*, Vrin, 4^e leçon, 2001, p. 69.

17. *La Création littéraire*, p. 216.

18. *Principles of Psychology*, IX, p. 231.

lifie seulement le degré de densité d'un réseau de connexions. Chaque conscience forme un flux continu au sein duquel le moment présent se prolonge dans le moment suivant. Comme le dit William James, les pensées de Paul n'appartiennent qu'à Paul et ne sauraient entrer directement en relation avec celles de Pierre ; chacun suit la continuité de son propre flux¹⁹. Chaque « courant de conscience » tend par conséquent à devenir de plus en plus « personnel ». C'est d'ailleurs ce qui conduira Henry James à l'abandon progressif de la « vie internationale » comme thème central de ses récits. Elle passera au second plan pour laisser apparaître des différences plus ténues, mais peut-être plus profondes encore²⁰. Tout se joue donc au niveau des consciences et de leurs différences « personnelles », et cela d'autant plus que chacune d'elle s'enroule autour des petites différences culturelles, sociales, morales dont elles sont les inducteurs.

Est-ce que cela veut dire que la grande ligne de partage se fait entre les consciences ? ou entre les consciences et le monde ? Il est vrai que l'on part d'un vaste monde commun qui devient progressivement de plus en plus « intime » pour finalement s'achever dans une pluralité de petits mondes privés. Est-ce là que passe la différence essentielle, entre un monde commun et une infinité de petits mondes « personnels » ou privés ? Ce qu'on observe en réalité, c'est que la nature de la relation se modifie : à ce niveau, *la communication ne peut plus être directe*. On ne peut plus suivre le modèle de l'enchaînement causal des phénomènes et faire comme s'il suffisait de suivre la propagation des mouvements, de proche en proche, à travers l'immensité de l'univers. L'enchaînement des phénomènes n'est plus de type causal, mais *mental* (ou cérébral). On n'a plus affaire à une logique dont le modèle

19. Cf. *Principles of Psychology*, IX, p. 232 : « Quand Pierre et Paul se réveillent dans un même lit et s'aperçoivent qu'ils ont dormi, chacun d'eux revient mentalement en arrière et n'établit de connexion qu'avec un seul des deux courants de pensée interrompus par les heures de sommeil ».

20. *La Création littéraire*, p. 217 : « ainsi par exemple le sujet des *Ailes de la colombe* ou celui de *La Coupe d'or* n'a pas été la peinture du comportement de certains Américains en tant qu'Américains, de certains Anglais en tant qu'Anglais, de certains Romains en tant que Romains. Les Américains, les Anglais, les Romains sont, dans toute cette affaire, des agents ou des victimes [...]. Le sujet aurait pu, dans chaque cas, être parfaitement exprimé si toutes les personnes concernées avaient été seulement américaines, anglaises ou romaines ».

serait mécanique ou physique, mais à une logique d'ordre sémiotique. La relation entre ces mondes « intimes » ne peut en effet s'établir que par l'intermédiaire de *signes*. Et, comme ces signes réclament d'autres signes pour être compris, il est évident que les relations deviennent toutes indirectes. À plus forte raison lorsque les consciences proviennent d'« univers » différents. Les relations n'unissent plus des parties du monde à d'autres parties du monde, mais des signes à d'autres signes, selon des raccourcis et des enchaînements d'une tout autre nature.

Qu'est-ce qui fait le caractère indirect d'une relation ? Tout dépend par quel bout on prend la question. Dans un cas, on peut dire qu'une relation est indirecte lorsqu'elle nous fait accéder à une chose par l'intermédiaire d'une autre. Je n'accède à la douleur d'autrui que par les signes qu'il manifeste. Dans l'autre cas, la chose est donnée, elle est perçue directement, mais elle fait voir autre chose. Je perçois le mobilier d'un salon qui me renseigne, indirectement, sur le type de personne qui l'occupe. L'indirect désigne tantôt *l'impossibilité d'accéder à la chose visée*, même si l'on tente, comme dit William James, d'en atteindre les « plus proches effets ²¹ », tantôt à l'inverse *l'impossibilité de s'en tenir à la chose perçue* sans la recouvrir aussitôt d'interprétations. Tantôt nous devons déterminer quelle est la « chose » derrière les signes perçus, tantôt nous devons déterminer quelle est la signification « derrière » la chose perçue. Ces deux processus ne cessent de se relancer l'un l'autre, selon un va-et-vient permanent constitutif des expériences indirectes.

Toute l'œuvre des frères James se construit sur cette différence entre relations directes et relations indirectes. Peut-être même, par-delà tout ce qu'elles ont de commun, est-ce ce qui distingue profondément l'œuvre du philosophe de celle du romancier. D'un côté, William James veut explorer l'expérience dans ce qu'elle peut offrir de plus direct, comme à bout portant. L'empirisme radical dont il se réclame, est avant

21. *La Signification de la vérité*, p. 89 : « Les ondes de l'éther et votre colère, par exemple, sont des choses que ma pensée n'atteindra jamais par la perception, mais les concepts que j'en ai me conduisent aussi près que possible, jusqu'aux « franges » chromatiques ou aux mots et aux actes blessants qui sont leurs effets réellement les plus proches ».

tout l'exposé de « l'expérience pure », littérale, la plus directe possible, au regard de laquelle toute connaissance ultérieure est nécessairement indirecte, interprétative. Si l'indirect est important chez lui, c'est à partir de l'exploration répétée d'une expérience pure. Il s'agit de dégager le « flux de vie » dans sa plus grande immédiateté. James y revient constamment comme à l'expérience la plus fondamentale et à l'une de ses découvertes essentielles. Même lorsqu'il décrit une expérience aussi complexe que celle de la lecture, c'est toujours pour en revenir à ce qu'elle contient, d'éléments bruts. De même, lorsqu'il examine le rapport entre les consciences, il souligne certes la distance qui les sépare et le fait qu'elles ne peuvent pas communiquer directement, qu'elles doivent en passer par des signes, mais il en revient rapidement à l'expérience primordiale de *l'espace* qu'elles ont en commun, comme s'il se refusait, au nom de l'empirisme, à explorer pour lui-même le monde des relations indirectes. Il en décrit certes le fonctionnement, mais toujours pour en revenir au socle de l'expérience directe comme en témoigne d'ailleurs l'inscription des expériences à l'intérieur du modèle général de l'arc réflexe. On part des perceptions qui nous conduisent à des conceptions, lesquelles nous conduisent à leur tour à des actions. Le mental n'est jamais qu'une phase intermédiaire entre perception et action, un phénomène intercalaire pris entre deux relations directes.

À l'inverse, on ne trouve chez Henry James presque aucune description d'expérience immédiate. La sphère du roman se confond pour lui avec une immense exploration de l'indirect. C'est le sens de la distinction essentielle qu'il établit entre réalité et fiction : « Le réel représente à mes yeux les choses que nous ne pouvons pas *ne pas* connaître tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre [...]. Le romanesque, d'autre part, représente les choses qui peuvent nous atteindre seulement à travers les beaux circuits et subterfuges de notre pensée et de notre désir²². » James part de l'expérience la plus indirecte possible, comme si le monde ne pouvait plus être l'objet d'une expérience immédiate, mais devenait le produit d'un long déchiffrement progressif et incertain. Toutes les expériences sont

22. *La Création littéraire*, p. 47-48.

saturées de significations souvent tacites, équivoques, telles que la moindre d'entre elles réclame d'autres signes pour être décryptée, lesquels réclament à leur tour d'autres signes, etc. Tout se passe comme si les signes s'éloignaient toujours davantage du socle d'une certitude première. C'est d'ailleurs le sens du reproche que William James adresse à son frère : au lieu de raconter simplement une histoire, son récit se transforme chaque fois en une « énorme atmosphère suggestive²³ ». Aucune question ne reçoit de réponse définitive ni ne permet d'en revenir à une expérience première. Tout au plus peut-on espérer parvenir à une certitude relative. Mais alors, par quels signes saurons-nous que nous l'avons atteinte ? La courbe ne se referme plus sur l'action comme ultime phase d'un arc réflexe, elle tourne sur elle-même selon un mouvement perplexe.

Cet aspect se renforce encore du fait que certains signes réclament *du temps* pour être déchiffrés. Il arrive en effet qu'un événement se produise, mais que le personnage le tienne pour insignifiant, comme s'il survenait trop tôt par rapport à sa capacité d'en saisir le sens. Il pressent qu'il se passe quelque chose, mais c'est comme si l'événement se déroulait dans un monde dont il n'a encore qu'une conscience obscure. « La scène formait un tableau qui ne dura qu'un moment, comme un fugitif éclat de lumière. Leurs positions relatives, le regard absorbé qu'ils échangeaient frappèrent [la jeune femme] comme si elle avait décelé quelque chose. Mais tout fut fini avant qu'elle le vît pleinement²⁴. » Ce type de description revient souvent chez Henry James. C'est le monde des pressentiments, de toutes les petites perceptions qui se tiennent dans les « franges » de la conscience et dont la signification reste muette. Il faut attendre une perception pleinement consciente, l'intégrale de toutes ces petites perceptions, pour accéder enfin à une signification complète et entière de la situation : « Maintenant qu'elle était dans le secret, maintenant qu'elle pénétrait une chose qui l'intéressait tant [...], la vérité des faits, leurs rapports réciproques, leur signification et l'horreur de la plupart d'entre eux se dressaient devant elle avec

23. *William James. Extraits de sa correspondance*, p. 289.

24. *Portrait de femme*, p. 573 (tr. mod.).

une sorte d'ampleur architecturale. Elle se rappelait mille vétilles qui ressuscitaient devant elle avec une spontanéité de frisson²⁵. » Évidemment, quand nous disons qu'il est trop tôt pour que le personnage perçoive ce qui se passe, c'est parce qu'en réalité, *il ne peut jamais le percevoir que trop tard*. Les personnages sont toujours en retard sur ce qui leur arrive. C'est le destin de la perception et de la signification que de ne jamais coïncider chez James et de créer constamment des effets de retard, comme si le « trop tard » était la structure même du temps. On a affaire à un entrecroisement de temporalités parallèles, mais déphasées, asynchrones, qui renforce le caractère indirect de toutes les relations.

Comment expliquer ces phénomènes de désynchronisation ? Cela tient peut-être au fait que les personnages se sont progressivement enfermés dans des systèmes de croyances qui les empêchent de percevoir certains signes et par là même d'en être affectés. Ils vivent à l'intérieur d'un monde de certitudes qui détermine par avance le contenu et le sens de chaque nouvelle expérience. Le danger, ce n'est plus le chaos, c'est un attachement parfois morbide à un système de pensée dont on n'arrive pas à se défaire. L'indirect ne désigne plus seulement la multiplicité des signes intermédiaires qui permettent d'atteindre l'objet visé, il désigne tous les affects, souvenirs, fantômes, préjugés, toutes les vérités préexistantes qui empêchent les relations de se faire, de se prolonger hors des limites de tel ou tel système. Les frères James n'ont pas cessé de décrire les diverses manières dont la pensée et la vie peuvent s'enfermer à l'intérieur de systèmes, qu'il s'agisse de grands systèmes métaphysiques ou de petits systèmes de pensée individuels ou interindividuels. Tout le problème est de savoir s'il est possible de s'en libérer et par quels moyens. C'est le problème le plus général du pragmatisme : par quelles relations – directes ou indirectes – peut-on échapper aux systèmes qui délimitent par avance ce qu'on peut dire, penser ou faire ? Sans doute est-ce l'un des problèmes communs aux deux frères : non pas seulement établir des relations, mais trouver le moyen de produire de *nouvelles* relations, des relations créatrices de nouveaux modes de pensée et de nouveaux modes

25. *Portrait de femme*, p. 723-724.

d'existence, bref produire des relations qui nous libèrent de ces systèmes qui enferment les vies à l'intérieur de « tous » clos sur eux-mêmes. Quelles sont les expériences, quels sont les matériaux conducteurs qui permettent de produire de nouvelles connaissances, de nouvelles vérités, de nouveaux modes d'existence ? Tout penser en termes de relations exige précisément de déterminer les concepts qui permettent de penser la connaissance, la vérité, les modes d'existence en tant qu'ils se créent eux-mêmes, c'est-à-dire *en tant qu'ils se font*.

Il y a donc deux types de relations bien distincts. D'un côté, les relations *directes* où les consciences ont une expérience immédiate du monde. Elles s'y trouvent plongées, mais s'y insèrent en même temps comme des « intermédiaires » éventuels au sein de la trame des relations causales. C'est un monde où les diverses parties de l'univers agissent directement les unes sur les autres, selon des entraînements, rapports d'« influence » déterminés. Suivant un exemple de William James, si on pense à des tigres en Inde, on peut toujours se rendre sur place pour en faire l'expérience directement²⁶. Il suffit d'emprunter les moyens de transport qui conduisent jusqu'à eux. Et le récit qu'on peut en faire sera comme un roman d'aventures, avec ses rebondissements et ses péripéties, variations d'un régime causal universel. Le roman d'aventures est le roman des relations « directes » et de ses avatars. C'est un monde dont le « romanesque » se compose de « bateaux, de caravanes, de tigres, de personnages historiques, de fantômes, de faussaires, de détectives, de femmes belles et perverses, de pistolets, de couteaux²⁷ ». C'est essentiellement un monde de choses et de mouvements, d'actions et de réactions.

C'est lorsqu'on passe au niveau des relations *indirectes* que tout change. Certes les consciences font toujours partie du monde, mais on a l'impression du contraire ; il semble désor-

26. *La Signification de la vérité*, II, « Les tigres en Inde », p. 52 : « le fait que notre pensée se dirige vers les tigres nous est connu simplement et uniquement comme procession d'éléments mentaux associés les uns aux autres et de conséquences motrices qui découlent de la pensée et qui conduiraient insensiblement, si on les suivait jusqu'au bout, jusqu'à quelque contexte idéal ou réel, peut-être même en présence des tigres [...] ; ce qui se passerait si nous faisons un voyage en Inde, dans le dessein d'y chasser le tigre ».

27. *La Création littéraire*, p. 48.

mais que le monde fait partie des consciences ; il est visé, représenté, pensé ; c'est lui qui est pris comme « intermédiaire » pour des relations mentales qui ne se réfèrent à lui que de manière secondaire. On ne suit plus des séquences causales, mais des processions mentales qui mêlent impressions, idées, émotions. C'est presque comme s'il n'y avait plus de monde extérieur où agir directement ; en revanche, il y a des mondes « intérieurs » ou mentaux qui agissent indirectement les uns sur les autres. On objectera qu'une conscience doit en passer par le monde pour entrer en rapport avec d'autres consciences (William James) ; soit, mais elle doit aussi en passer par d'autres consciences pour en déchiffrer le sens (Henry James).

À dire vrai, de l'expérience directe à l'expérience indirecte, l'aller-retour est incessant. Henry James invoque ce constant et rapide mouvement d'associations, « un va-et-vient, passant par une centaine de portes ouvertes, entre les deux grandes chambres [...] de l'expérience directe et de l'expérience indirecte ²⁸ ». On n'accède à une chose qu'à travers une autre, comme la jeune télégraphiste d'une nouvelle de James : « Elle ne pourrait entendre parler de lui que par Miss Jordan, qui avait de ses nouvelles par l'intermédiaire de Mr Drake, qui lui-même n'était en relation avec le capitaine qu'à travers Lady Bradeen ²⁹ ». Connaître ne consiste plus à pouvoir entrer dans un rapport direct avec la chose visée, mais à progresser de signes en signes – hypothèses, indices, suppositions – vers un terme qui *ne peut plus* être connu directement. Dans le cas des tigres en Inde, on peut toujours vérifier sur place. Mais, dans le cas de la connaissance indirecte, toute vérification ultime est devenue impossible. Il n'y a plus ni caravanes ni bateaux ni tigres. Si bien que, si l'on veut savoir ce qu'est un roman, de quoi se compose le monde de la fiction pour James, c'est des relations indirectes qu'il faut partir.

28. *Carnet de famille*, p. 316.

29. « Dans la cage », p. 232-233.